

**SUNNY SINGH**

**HÔTEL ARCADIA**

**ROMAN**

**TRADUIT DE L'ANGLAIS (INDE)  
PAR MAÏA BHARATI**

**GALAADE ÉDITIONS**

## **HÔTEL ARCADIA SOIXANTE-SEPT HEURES AVANT**

Sam pensa que les premiers coups de feu qu'elle entendit avaient retenti dans ses cauchemars.

Une fois de plus, elle avait rêvé de lieux sciemment oblitérés, de personnes délibérément gommées de sa mémoire, d'incidents qu'elle avait enfouis en son for intérieur sans en marquer l'emplacement par d'éphémères pierres funéraires, pour ne plus jamais les inhumer. Non, ce n'est pas tout à fait vrai. Ses photographies sont des sépultures pour les innombrables morts anonymes. Mais elle archive les négatifs, n'ouvre jamais les journaux qui les publient, est indifférente aux paiements qui finissent par apparaître sur son compte en banque, et fourre éloges, critiques et prix dans les tiroirs grinçants d'un vieux classeur Ikea tout au fond de son studio.

Elle ne pensait jamais aux balles, si ce n'est dans ses rêves. C'est peut-être pourquoi elle se sentit si désorientée quand la sonnerie stridente du téléphone la réveilla. Elle s'attendait à ce que les claquements nets, les sourdes explosions s'évanouissent comme d'habitude en reprenant conscience. Au lieu de quoi, alors qu'elle secoue la somnolence de son esprit, les bruits de balles persistent, ponctués par d'autres sons, plus bestiaux : cris aigus, hurlements interrompus de façon abrupte, reniflements de hordes en mouvement au-delà de sa porte, chutes de corps, ou d'autre chose, sur les sols aux épaisses moquettes.

« Madame, murmure d'un ton insistant la voix au téléphone. Ici la réception. Nous avons un problème. Veuillez rester dans votre chambre. Et éteindre toutes les lumières. Ne faites rien qui signale votre présence. N'ouvrez la porte à personne. S'il vous plaît.

— Quoi... » commence-t-elle.

Un clic met fin à la conversation.

Luttant contre la torpeur, Sam, toujours dans son lit, le récepteur niché contre son oreille, s'efforce de trouver un sens à l'appel. Elle tente de se rappeler combien de temps elle a passé à dormir et aussi de l'endroit où elle se trouve, tandis que les bruits au-delà de sa porte prennent une tonalité terriblement familière. Peu à peu, les fragments se remettent en place.

Elle est arrivée à l'hôtel Arcadia en début d'après-midi, lasse, ne souhaitant rien d'autre qu'une douche chaude et un lit propre. Comme toujours, elle avait ricané intérieurement lorsque le taxi s'était engagé dans la spacieuse voie privée. Tous les hôtels de luxe se ressemblent à ses yeux : les allées d'une largeur obscène menant aux amples escaliers luisants, les vastes, froids vestibules et les halls rutilants de marbre, de cuivre et de cristal, les chambres toutes décorées de semblables, fades, papiers peints destinés, apparemment, à rehausser l'impression de luxe, les mêmes grands miroirs, les derniers divertissements en vogue et la seule chose qui intéresse Sam : un lit avec des draps d'une propreté aseptique et de gros oreillers duveteux, d'un genre qu'elle ne s'est jamais soucié d'acquérir pour chez elle.

Elle s'obstine à passer une ou deux nuits dans l'un de ces endroits à la fin d'une mission. Quand elle est d'humeur cynique, elle se dit que ses séjours dans des hôtels de luxe sont un rappel de tout ce qui est corrompu dans le monde, que les hommes qui, le soir, lui offrent immanquablement un verre au bar sont les mêmes qui financent des tueries par-delà les pelouses soigneusement entretenues. Elle feint de croire que ces hôtels lui en apprennent autant sur les guerres infestant le monde que les jungles dévastées par les combats, les déserts torrides et les poussiéreux villages à l'abandon.

Mais la vérité est plus simple, plus égoïste : elle aime tout bonnement le rituel qui consiste à grimper dans un lit propre après un long bain chaud et se noyer dans la bouteille à fond épais d'un whisky single malt commandée au service de chambre. Avant même de tirer les lourds rideaux pour exclure la ville où elle se trouve, quelle qu'elle soit, qui s'étend au-delà des fenêtres à double vitrage la protégeant du bruit ; avant même que sa tête, douloureuse et embrumée par le whisky, ne touche l'oreiller, elle sait que son sommeil sera troublé, gâté par les images que son esprit n'a plus la force de repousser. Ce rituel reste la preuve qu'après chaque bataille, malgré ses photographies, ses souvenirs, ses cauchemars, elle peut encore laisser les morts derrière elle.

Cette fois-ci pourtant, les morts semblent l'avoir suivie. Les explosions assourdies et les rafales d'armes automatiques résonnent aux abords de sa chambre. Sam essaie de s'éclaircir les idées et de se concentrer sur cet étrange, brusque appel téléphonique. Alors qu'elle s'apprête à reposer le récepteur sur sa base, une volée de pas retentit dans le couloir devant sa porte. Quelqu'un essaie d'entrer, secouant brutalement la poignée ouvragée, cognant impatiemment, plusieurs fois de suite. En dépit des vapeurs d'alcool assombrissant son esprit, son instinct de survie se réveille d'un coup : l'appel téléphonique n'avait rien d'une plaisanterie.

Elle s'immobilise, le récepteur maintenu au-dessus de sa base comme si un seul petit bruit pouvait alerter les inconnus dans le couloir. Des coups de pied sur sa porte. L'étranger s'éloigne. Plus loin dans le corridor, elle entend d'autres cognements, des crépitements et des coups, des ordres bourrus, des supplications et des cris, puis le jaillissement et les saccades de rafales automatiques suivis de coups de feu isolés. Les sons faiblissent, s'estompent à mesure que passent les minutes. En expirant lentement, Sam finit par reposer le récepteur en étouffant de sa paume le faible *clic* ; elle est complètement réveillée maintenant, les brumes de whisky dissipées par un surgissement familier d'adrénaline.

Oui, les morts l'ont indubitablement suivie.

La réaction d'Abhi aux premiers coups de feu fut totalement instinctive. Il ne s'en souviendra même pas par la suite. La seule chose dont il se souviendrait, c'était d'avoir entendu en heurtant le sol, la voix de Samar qui lui disait : « Frérot, il faut que tu sois plus rapide. » Le rire enfantin de Samar sembla résonner plus fort à ses oreilles que les impacts de balles et le verre fracassé.

Il s'était montré rapide. Assez rapide pour plonger, dès les premières détonations, dans le somptueux hall de l'hôtel Arcadia. Il avait réagi avec une célérité réflexe, instillée par tous les jeux de guerre partagés avec Samar, née de longs après-midis passés à se tendre l'un à l'autre des embuscades, à imiter ce qu'ils avaient appris à force d'observer les manœuvres des soldats dans le champ jouxtant le fond de leur jardin. « Un soldat doit réagir vite », répétait Samar avec une solennité précoce qui énervait déjà Abhi enfant. Mais ceci n'était pas un jeu d'enfants, comprit Abhi, tapi derrière le comptoir de marbre, en entendant les cris stridents et les balles ricocher dans l'*atrium*.

Il se plaqua contre le comptoir, se recroquevillant de peur. C'est cette terreur qui le poussa à passer à l'aveuglette les doigts sur l'arête inférieure du comptoir en tek jusqu'à trouver le bouton de l'alarme, le silencieux, celui qui alertait la police. Où étaient donc passés les foutus vigiles, se demanda-t-il tout en pressant la touche rouge à plusieurs reprises, presque en rythme avec les coups de feu claquant au-dessus de sa tête.

La réceptionniste était blottie un peu plus loin sur sa gauche. Au premier abord, Abhi crut qu'elle aussi avait plongé pour s'abriter derrière l'imposant comptoir de la réception, mais la tache rouge sur le sol de marbre blanc s'élargissait autour d'elle.

« Ça va ? » murmura Abhi en tendant la main pour la toucher. La petite nouvelle. Il ne se souvenait pas de son nom bien qu'il l'ait engagée pas plus tard que la semaine dernière. Une de ces jeunes filles modestes de la ville, éblouies par l'idée de travailler dans un hôtel cinq étoiles, ravies à la perspective de croiser les stars de cinéma et joueurs de cricket qui traversaient le hall sans jamais répondre à leur sourire timide et à l'émerveillement dans leurs yeux écarquillés. Ils considéraient peut-être cette

adoration comme un dû. Abhi était comme elles, il y a encore quelques années de cela – un gosse rebelle qui, ayant refusé de suivre la carrière militaire envisagée pour lui par sa famille, était venu travailler à l’Arcadia, convaincu que cela lui permettrait de mener la vie qu’il voulait, toute répréhensible fût-elle.

Il rampa jusqu’à la jeune fille ramassée sur elle-même. « Levez-vous, il faut qu’on sorte d’ici », dit-il en lui poussant doucement l’épaule. La main qu’il retira était humide, poisseuse de sang. La jeune femme s’effondra lourdement contre lui. Elle était morte. Abhi sentit monter la nausée, une odeur légèrement métallique emplissant ses narines. Silencieusement, violemment, il vomit, éructant au-dessus du sang répandu sur le sol froid et pâle, imprégnant l’uniforme foncé de la réceptionniste. Il vida ses boyaux dans de douloureux spasmes de peur et d’horreur.

Étourdi, en sueur, les joues inondées de larmes, il appuya la tête contre un pilier, incapable de se mouvoir ni même d’oser rouvrir les yeux.

« Bouge pas, frérot. On va se cacher ici. » La voix de Samar à nouveau.

Abhi resta figé, repoussant la terreur qui sourdait en lui, conscient que son frère se trouvait à des kilomètres de là, parti avec son unité, en train de jouer à leurs jeux de guerre d’enfants pour de vrai maintenant. Ils ne sont plus des enfants de toute façon. Ils ne se parlent même plus, depuis des années. Pas depuis qu’Abhi a partagé avec lui son secret, imaginant naïvement que Samar comprendrait et accepterait ce que personne d’autre n’accepterait.

« La voie est libre. Deux seulement par là. Tous les deux morts », dit une voix bourrue au-dessus de lui. Abhi supposa que quelqu’un jetait un bref coup d’œil par-dessus le granit lisse du bureau de la réception, en quête du moindre signe, prêt à éliminer tout survivant. Ce n’était pas un client. Pas avec cet accent grossier. Les bruits de pas s’évanouirent, quelqu’un sembla s’éloigner.

« Prenez les ascenseurs. Vous deux, surveillez les escaliers. Commencez par le haut », ordonna une autre voix. Épaisse,

mal dégrossie elle aussi. Pas de la ville. Étrangère au marbre immaculé, à l'opulence du cuivre rutilant et au verre étincelant de l'Arcadia d'Abhi.

« Abhi, allons-y », insista de nouveau la voix juvénile de ses délires, alors que le silence s'abattait tout autour de lui.

Il ouvrit très légèrement les yeux, détournant soigneusement son regard du corps effondré à ses côtés. Comme plus rien ne bougeait, il contourna à quatre pattes le comptoir et tendit le cou pour regarder au-delà. Quelque part au-dessus de lui, le téléphone sonna avec insistance, incongru dans le silence. Peut-être sonnait-il en réponse à l'alarme qu'il avait déclenchée. Mais il n'osa pas répondre.

Les monumentales portes en verre de l'entrée principale étaient fermées. Une chaîne de bicyclette était enroulée autour des poignées dorées, attachée par un cadenas de fer bon marché. Un ensemble de fils électriques courait à partir des poignées en travers du verre et au-delà des bords. Abhi se souvint alors de Samar mettant en place ses pièges dans la maison familiale : du fil électrique prudemment chapardé de la maisonnette abandonnée au bout du chemin, de vieilles batteries utilisées à la lourde torche militaire de leur père, quelques pétards récupérés après les fêtes de Nouvel An. Samar savait comment bricoler tout ça ensemble. Il remplissait ensuite des seaux de plastique et des pots de terre cuite avec du sable bien tassé. « Tu vois, Abhi, maintenant, quand quelqu'un ouvrira la porte, *boum!* Ils prendront le sable sur la tête. » Mais les fils posés en travers de l'entrée avaient un air bien plus inquiétant que les farces d'enfant de Samar. Au-delà du verre gisaient des gardes de sécurité en uniforme bleu, écroulés, immobiles.

Vite, il se détourna et manqua de vomir à nouveau. Le vaste hall au sol de marbre blanc était éclaboussé de sang. Des corps gisaient en désordre, en tas informes, émaillés de taches roussâtres, rouge sale et brunes. Il savait que s'il regardait suffisamment longtemps, il reconnaîtrait certains de ces tas : un serviteur du Garden Café avec sa jaquette blanche, les vestes aux galons vert et or des porteurs, le long manteau rouge de

l'imposant vieillard portier depuis des décennies. La nausée le reprit et il s'efforça de regarder ailleurs.

Les miroirs ouvragés bordant le mur du fond étaient en miettes, comme si quelqu'un s'était attaqué avec un marteau vengeur à leur élégante surface. À gauche, son tableau préféré, des chevaux dorés galopant dans un champ cramoisi, était piqueté d'abominables trous noirs. Il avait si souvent évalué son salaire mensuel en rêvant de l'époque où il pourrait s'offrir une telle merveille. Et voilà qu'un fou avait aspergé de balles cette précieuse, fragile, superbe toile ! Étrangement, le lustre monumental semblait intact, indifférent au carnage en cours sous ses dix mille pièces de cristal taillé.

Abhi fixa le lustre étincelant pendant un long moment, essayant en vain de trouver un sens à ce qui l'entourait : le sang, la destruction. Pourquoi ? Qui pouvait vouloir tuer de façon si aveugle ? Pourquoi s'était-il trouvé dans le hall ? Pourquoi n'était-il pas alors loin de la folie quotidienne ? Non pas que cela fût quotidien, bien sûr. Mais il avait acquis le privilège de posséder un bureau privé, austère et minimaliste, à l'écart du constant bruit de fond de la réception. En temps normal, il aurait assisté à tout ce chaos depuis les écrans de sécurité. Mais il avait attendu la délégation internationale et était venu vérifier à la réception que tout était en ordre. À présent, il priaït pour que la délégation ne fût pas arrivée, ait été retardée, ait échappé au carnage. Il n'arrivait plus à se souvenir de quoi que ce soit avec certitude.

Parmi toutes les pensées se bousculant dans sa tête, il en était une qui ne cessait de revenir, une qu'il connaissait bien. N'avait-il pas passé la majeure partie de sa vie avec ce sentiment ? N'avait-il pas toujours connu cette peur écrasante d'être découvert, la terreur de ne pas trouver de porte de sortie, la désolation de devoir mener seul tous ses combats ? Il s'était plu à croire qu'il avait surmonté ces vieux ennemis, qu'il s'était taillé un chemin dans un monde où il était invincible. Pourtant, d'une manière surprenante, brutale, le filet s'était refermé une fois de plus autour de lui. Une fois de plus, il se retrouvait pris au piège.



## **HÔTEL ARCADIA**

### **SOIXANTE-SIX HEURES ET DEMIE AVANT**

Sam est dans son lit, tenant toujours le téléphone, essayant de rassembler ses esprits et de chasser les vapeurs de whisky, plissant les yeux sous l'effort. Ses pensées tourbillonnent, embrouillées et sans suite, refusant de se concentrer sur la situation présente.

Cette mission ne lui a jamais inspiré rien de bon. Elle n'avait aucune raison de couvrir les conflits régionaux de sa patrie alors que des flammes bien plus vives, plus féroces, embrasaient d'autres pays. En tout état de cause, la paix n'est pas son truc, et Dieu sait que ce pays n'avait pas grand-chose à offrir en matière de guerre véritable. Ne vous méprenez pas, avait-elle expliqué au responsable de la publication, la mort abonde dans ma patrie, la violence née de la pauvreté, le meurtre, la haine et l'ennui, tous ces moyens banals dont usent les hommes pour s'infliger des souffrances y sont monnaie courante. Mais elle n'était pas de ces journalistes qui enquêtent sur la criminalité, ou la misère, ou même la détresse ordinaire, quotidienne. L'obscène irrationalité que la violence de masse entraîne dans son sillage y était assez rare. De nouveau, comme elle l'avait souvent fait depuis le début de ce voyage, elle se maudit de s'être laissé persuader d'accepter une mission qu'elle aurait dû refuser net.

Elle s'était trouvée à court d'arguments et n'avait pas eu la moindre occasion de s'enfuir, de partir à la poursuite de cette chose indéfinissable dans des zones de combat à l'étranger. Cette fois, Sam admit qu'être une droguée à l'adrénaline en

quête de sa prochaine dose dans une guerre anonyme, fortuite, futile de plus, n'était pas une excuse suffisante pour se défilier.

« Acceptez, Sam, vous n'avez jamais fait de reportage dans votre propre pays. Cela pourrait apporter un intérêt biographique à votre prochaine exposition, avait suggéré Stella, son agent. Vous savez comment fonctionnent les médias. Donnez-leur ne serait-ce qu'un seul cliché, un petit bout de drame personnel et ils vont vous porter aux nues. Ils pourraient même cesser de trouver les guerres ennuyeuses et financer l'exposition. Ce n'est pas un secret, le marché pour le genre de photos que vous faites n'est pas très porteur. »

Sam avait tergiversé pendant des semaines, essayant de trouver des raisons de décliner l'offre. Puis, un matin, elle était tombée sur un petit article en ligne : on s'attendait à des récoltes de mangues très abondantes cette année. Soudain, des souvenirs de jus poisseux tachant ses vêtements, d'arômes piquants emplissant ses narines, de la chair jaune tiède et sucrée fondant sur sa langue la ramenèrent à des jours plus paisibles. Depuis quand n'avait-elle pas goûté une mangue cueillie à l'arbre ? C'est la seule chose qui lui donnait toujours le mal du pays.

Un jour, au Congo, elle avait acheté un fruit rond, rouge, vert et jaune, coloré comme un perroquet, donnant à la vieille marchande une somme bien supérieure à ce qu'elle escomptait. Son traducteur, avec un raclement de gorge, avait exprimé son dégoût pour une telle sentimentalité. « Vous gâchez tout. Maintenant, elle va croire que tous les étrangers vont lui donner plus. » Elle avait hâtivement tranché le fruit dans la voiture, sans même prendre le temps d'en humer le parfum. Et avait été profondément déçue.

La douceur était là, uniformément répartie dans la chair d'or sombre, imprégnant les pâles filaments filandreux qui attachaient la chair à la peau épaisse. Mais Sam ne retrouva pas ce léger goût amer qu'avaient les mangues de chez elle, ce discret mordant volatil et indescriptible dont son palais gardait un souvenir si aigu. Elle avait à peine fini sa tranche, laissant le reste du fruit à son traducteur morose.

D'accord, peut-être avait-elle accepté cette mission pour satisfaire un caprice enfantin, par nostalgie. Parce qu'elle commençait à s'ennuyer un peu, qu'elle devenait un tantinet trop cynique et voulait faire l'expérience d'autre chose. Elle admet – à elle-même seulement – qu'elle est dépendante. Son corps est accro à la poussée d'adrénaline qui surgit dans ses veines lorsqu'elle est sur le terrain. Son corps cherche cette poussée de façon répétée, désespérée, en savoure le puissant surgissement alors même que son esprit conscient est révolté par tout ce dont elle est témoin et désire fuir la destruction. Elle compare ses missions à des doses soigneusement calibrées pour un drogué actif, la submergeant, risquant chaque fois de l'anéantir, avant de regagner, à la force du poignet, sa sérénité.

Mais voilà que la folie est venue jusqu'à elle, la poursuivant avec la détermination d'un amoureux éconduit. Pendant un accès de paranoïa, elle imagine que les assaillants qui arpentent les couloirs sont à sa recherche, que son jour a fini par arriver, le jour où elle va recevoir la balle à laquelle elle a réussi à échapper depuis si longtemps. Que le temps de la rétribution pour tous les morts dont elle a volé l'image, les fantômes qu'elle a ignorés, est venu. Elle se ressaisit. C'est ainsi que l'insanité, la culpabilité du survivant, les troubles post-traumatiques et la perte de vos défenses s'immiscent en vous. Elle connaît trop bien les symptômes pour se laisser aller. En s'enfonçant dans le lit, elle recherche le léger nœud douloureux de ses épaules, signe familier de sa peur et donc de son aptitude à survivre. Le vif élanement entre ses omoplates lui coupe un instant le souffle, elle halète jusqu'à ce que, inspirant profondément, elle se calme, se force à se détendre, à étirer ses muscles contre le linge frais.

Ce n'est qu'une fois apaisée qu'elle s'extrait du lit et se rend sur la pointe des pieds jusqu'à la porte pour y apposer l'oreille en quête de bruits. Elle se demande si elle a accroché le signe « ne pas déranger » à la poignée comme elle le fait d'habitude – indice révélateur de sa présence dans la chambre –, avant de se souvenir qu'elle n'a pas réussi à le dénicher. Accroupie devant la porte, elle remarque un interrupteur rouge, un de ces stupides

gadgets à la mode qui remplacent les anciennes pancartes. Elle ricane tout bas, voilà pourquoi elle ne l'a pas trouvé. Heureusement, elle avait été trop fatiguée pour chercher.

Elle reste aux aguets un long moment, le corps plaqué contre le mur latéral. Encouragée par le silence, elle finit par tourner doucement le verrou et ouvrir posément la porte. Elle jette un œil dehors, la tête au ras du sol. Le couloir est désert, hormis des éclats de verre et des fleurs déchiquetées, les restes éparpillés des majestueux vases qui ornaient les longues et ténébreuses étendues d'épaisse moquette. Puis elle rentre dans la chambre et verrouille, sans faire de bruit, très précautionneusement, la porte.

Ses instincts tournent maintenant à plein régime. Elle allume la télévision, un doigt sur le bouton du volume, au cas où le résident précédent l'ait laissé dangereusement fort. Les chaînes d'informations diffusent toutes les mêmes images de l'Arcadia, à l'évidence prises par des équipes positionnées de l'autre côté du large boulevard : de la fumée s'échappant par bouffées de quelques fenêtres isolées, des tirs irréguliers de policiers tapis derrière des barricades de fortune. Sam laisse le volume désactivé, le texte qui défile lui donne toute l'information dont elle a besoin : des terroristes ont pris l'hôtel d'assaut ; il y a eu des déflagrations et des coups de feu ; on dénombre, ou peut-être redoute-t-on, de nombreuses victimes.

Elle ouvre son ordinateur portable, sort son téléphone de son sac à dos. Dieu merci, elle le laisse en mode silencieux lorsqu'elle travaille et elle avait oublié de rétablir la sonnerie avant de se coucher. Une liste d'appels manqués, un chapelet de courriels et de textos apparaissent sur l'écran : Stella, son agent, la seule personne dont elle attendait des nouvelles ; l'un de ses nouveaux éditeurs – la situation doit être grave, ou du moins, elle laisse présager un plus gros scoop que d'habitude. Quelques amis journalistes ont appelé en quête d'informations, Sam les sait follement jaloux, ils la soupçonnent de se trouver sur le lieu de l'attentat. Il y a même un appel manqué de David, celui-là tout à fait inattendu. Bien sûr, aucun message de ses parents qui savent qu'il ne faut pas la déranger en plein travail.

Un peu comme si nier sa présence dans ces zones de conflit leur permettait d'occulter tout danger.

Elle envoie des courriels demandant qu'on lui fournisse les plans de sol de l'Arcadia, sans espérer vraiment de réponse. Les images de la télévision la confortent dans l'idée que les forces de sécurité ont censuré une grande partie des informations. Mais ce n'est pas la première fois qu'elle se trouve dans une telle situation et elle sait comment contourner ces restrictions. Les captures d'écran du reportage télévisé lui fournissent un aperçu rudimentaire, à défaut d'un plan complet. Tant qu'elle connaît le nombre d'étages, les zones d'incendies potentiels, les points chauds, et qu'elle arrive à se faire une idée de l'emplacement des cages d'escaliers, elle peut se repérer.

Sur une impulsion, elle appelle la réception. Cela sonne encore et encore. Au moment où elle s'apprête à raccrocher, quelqu'un répond : « Bonsoir, ici l'Arcadia, Abhi Sikarwal à l'appareil. »

Si terriblement civilisé ! Sam attend une seconde avant de parler, se demandant si elle n'est pas tombée sur un répondeur.

« Oui, pouvez-vous me dire où sont les sorties de secours dans l'aile Nord ? demande-t-elle. »

— Madame, nous avons un petit problème et nous vous recommandons de rester dans votre chambre jusqu'à nouvel ordre. »

La voix à l'autre bout du fil tremble un peu.

« On s'est déjà parlé, non ? »

Sam connaît toutes les astuces pour s'imposer auprès des directeurs et des fonctionnaires de petite envergure.

« Oui, madame. J'essaie d'informer nos hôtes de la situation et vous rappellerai bientôt pour vous tenir au courant. Pour le moment, puis-je vous demander de rester dans votre chambre ? Veuillez essayer de ne pas occuper cette ligne inutilement. »

La voix commence à être exaspérée, un peu à cran.